

Gérald Tenenbaum, *Le Geste*, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2006.

UNE MAIN SUR LE VOLANT, L'AUTRE SUR LE VENTRE, il ferma les yeux. L'espace d'un soupir, il accueillit la nuit, puis il reprit le contrôle. Le bourdonnement maussade du moteur couvrait presque le timbre de la radio. À moins que ce ne fût ce maudit autan. Rare qu'il vienne, depuis son Sud natal, courber les mélèzes aussi haut dans la montagne. C'était lui, certainement, qui faisait tourbillonner les flocons maigres se déversant en rangs serrés dans l'étroit faisceau des phares. Oui, c'était lui, forcément – sinon qui ou quoi ?

La route était déserte, évidemment, à cette heure. Déjà qu'aux heures chrétiennes, elle était peu fréquentée. Mais, à présent que les choses étaient faites, il avait tenu à rentrer au bercail dès le soir même. Tant pis pour la fatigue. Et même pour les yeux cernés – injectés de sang peut-être. Il se passerait de l'eau sur le visage en arrivant, histoire de raffermir les tissus, de rosir un peu les pommettes, pour être présentable. Ça ne suffirait probablement pas. Il se frotta les joues du dos de la main : légèrement râpeuses, mais ne lui avait-elle pas assuré, souriant à demi, que ça ne la dérangeait pas, au contraire ?

Il plissa les yeux, puis augmenta le volume. Une voix de femme rocailleuse, de fumeuse, qui évoquait les années de fraises et de sang. Les canapés où l'on s'entassait, les nuits chaudes et claires, la brume matinale et l'odeur de l'essence. Il n'aurait pas aimé, dans ce voyage-là, être accompagné par une voix plus suave, une de ces voix de femmes trop femmes, qui abusent des hommes perdus dans la nuit ou le brouillard. Celle-ci lui convenait parfaitement, éraillée, éreintée, empreinte des jours disparus, présence désolée, sentinelle parfumée.

La route blanchissait à vue d'œil.

Le pare-brise s'embaïait, presque à sentir le tabac. De toutes ces certitudes, de tous ces combats, il ne restait qu'une odeur un peu âcre. Impossible de s'y accrocher. La voix de pierre et de femme égrenait les souvenirs d'amers échecs et de fausses victoires. Elle les rassemblait, les pétrissait, comme pour en faire un gâteau, se donner l'illusion qu'il y a encore quelque chose à mordre. Peut-être avait-elle été très belle, autrefois, sur l'un de ces canapés défoncés. Quand avait-elle su qu'elle ne l'était plus ?

C'était à la tombée du soleil qu'il avait décidé ce retour anticipé. Le geste effectué, il s'était senti mal à l'aise en quittant la clinique, comme s'il l'avait trahie. Cela ne changeait rien, pourtant, et ils en avaient parlé, avant, même s'il ne lui avait pas dit quand... Les derniers rayons du jour s'engloutissant derrière les crêtes, il avait eu cette soudaine pulsion de rallier la petite touche de bleu qui l'attendait de l'autre côté du ciel. L'instant précédent, il n'y avait rien, et tout à coup, elle était là, au creux du ventre, serrée, installée, bien calée. Il ne s'en débarasserait pas comme ça.

Alors, il avait pris la route.

La fumeuse, à présent, riait sans joie. Comme des grelots mouillés, comme une crécelle alanguie. Parce que cette vie-là n'avait plus cours, que ces mots-là n'avaient plus de sens, et que le rire, lui, gardait un peu de son pouvoir, de son acidité.

Quand le rire se dissipa, il y eut ce morceau de saxophone. Du jaune entre le ruban noir et la poussière blanche. Illicite.

Insensiblement, le jaune se mit à danser. De simples esquisses d'abord, des accès de rythme, des déhanchements intempestifs. Puis ce fut un mouvement plus élaboré, plus délibéré, plus conscient tout en restant conciliant, naturel. Qui n'a jamais vu danser du jaune saxo par une nuit d'autan entre les cyprès courbés n'a rien vu de sa vie.

Il se frotta les yeux en grimaçant. La nuit progressant, la neige laisserait affleurer le verglas qu'elle avait jusqu'ici couvé. Il fallait poursuivre sans à-coup, sans heurt, sans brusque changement de direction ou de vitesse.

Il savait cela depuis toujours. Il fallait pénétrer doucement ce cercle jaune autour du bleu qui l'attendait là-bas, circonscrit, ferme, inaltérable. Oui, il y avait juste ce jaune à traverser, ces accents jaunes et rauques, qui épaississaient la nuit, et, au matin, peut-être avant, il aurait regagné le havre bleu.

Sans doute était-il plus fatigué qu'il ne l'avait cru. Il vient toujours un temps où un homme présume de ses forces et se rend à l'évidence.

La voix écorchée avait repris, confisquant le jaune à la nuit sans lune. Si au moins les virages se succédaient à un rythme moins soutenu, s'ils lui laissaient un minimum d'espace pour souffler.

Souffler... Comment n'avait-il pas compris plus tôt que c'était précisément ce dont il avait besoin? Souffler, humer l'air frais tombé des arbres verts et résistants. Dissiper cette odeur de tabac, cette épaisseur visqueuse qui encombrait ses poumons et son humeur.

Une échancrure hérissée d'ocre s'offrit brutalement au bord du ruban grisâtre. Il appuya sur le frein. Je sais bien, pourtant, qu'il ne faut pas faire ça, se dit-il, contrebraquant pour contrôler le dérapage. On entendit comme un froissement de draps lorsqu'il rallia le bas-côté. Il avait manœuvré, impeccable, détaché. Et l'immobilisation, peu ou prou, avait eu lieu à l'endroit prévu.

Il ouvrit la fenêtre, puis la porte.

Le vent transperçait son imper mal fermé. Il avança de quelques pas, dans la lumière des phares d'abord, puis vers l'humide pénombre ambiante. La forêt sentait un peu le mois, les feuilles mortes, le renoncement. Aucune promesse de renouveau là-dedans. Aucun souvenir du bleu dans le ciel.

Mais le froid du vent qui balayait sa figure et traversait sa poitrine fut comme un appel de vie, car celui qui frissonne sent aussi la chaleur qui lui manque.

Abandonnant le canon de clarté, il pénétra le sous-bois. La voix de femme, sans doute, poursuivait seule son compte à rebours dans le véhicule déserté. Mais, à présent, il avait pris un autre chemin, à l'ombre de l'ombre, à l'écart du ciel bleu, même lorsqu'il inonde le monde.

Sous ses pas, craquaient branches et feuilles desséchées. Il y a une vérité à chercher dans les sons d'un monde sans couleur. Il s'est arrêté, il a écouté les bruissements de la forêt. Il y a eu quelques frémissements, peut-être encore issus de sa présence. Ensuite, plus rien, parce que son oreille n'était pas prête. Enfin, il entra, immobile, dans ce paysage de sons infimes, à la limite de l'existence.

Tant qu'il put, il retint sa respiration.



Gérald Tenenbaum, *Le Geste*

Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2006 | www.heloisedormesson.com

ISBN 2-35087-012-X | 16 € | 164 pages | Distribution/diffusion Interforum